

Malick Sidibé

sourire(s) malien(s)

Avec le décès de Malick Sidibé, survenu le 14 avril dernier, le Mali a perdu un trésor national et le monde, un immense photographe. Chroniqueur unique d'une période unique dans l'histoire du continent et de son pays, «reporter de paix», témoin privilégié des joies et des espoirs d'une jeunesse se libérant en dansant du joug colonial, «l'œil de Bamako» a rejoint le panthéon des grands chroniqueurs de l'histoire mondiale. Sélection de ses plus beaux clichés en excusivité.

PAR ÉLODIE VERMEIL

Né en 1935 ou 1936 (date retenue par l'administration malienne) à Soloba, dans ce qui était alors le Soudan français, le petit berger, qui ne sera pas scolarisé avant l'âge de 10 ans, manifeste dès son plus jeune âge des prédispositions pour l'image. Son talent de dessinateur lui vaudra d'intégrer l'Ecole des artisans soudanais (aujourd'hui l'Institut national des arts de Bamako), puis d'être repéré par le photographe Gérard Guillat, alias «Gégé la



pellicule», qui le prend sous son aile et l'initie indirectement à la chambre obscure, à partir de 1956. Il travaillera un temps comme apprenti dans la boutique du Français avant d'ouvrir son propre studio, le «Studio Malick», à l'angle 19 de la rue 30. Dès lors, doté du Brownie qu'il a pu se payer avec ses économies, le jeune photographe sillonnera la ville sur son vélo afin de couvrir les nombreuses fêtes auxquelles prend part la jeunesse bamakoise

émancipée. Des fêtes où les jeunes maliens, chics en diable, se laissent eux aussi emporter par la déferlante yé-yé qui sévit en Europe et aux Etats-Unis. Les Spoutniks, Les Chats sauvages, Les Chaussettes noires... les garçons forment des clubs pour impressionner les filles, zazous rivalisant d'adresse et d'exubérance en dansant le twist, le cha-cha-cha, le hula-hoop, le rock'n'roll. C'est le temps des disques ; la musique libère les mœurs et cette liberté s'exprime à

travers la danse, la possibilité pour les jeunes garçons et les jeunes filles de se rapprocher les uns des autres, de s'enlacer et de se tenir par la main, tissant les liens d'une intimité qui leur était interdite encore quelques années plus tôt. Des instants d'or, de magie, d'insouciance que Malick Sidibé sait capter avec une tendresse et une générosité uniques, dans des clichés à la composition si parfaite qu'elle en semble presque chorégraphiée. A partir des années 1970, le reporter se spécialise dans la photographie de studio qu'il libère de son formalisme et de sa fixité traditionnels : chacun vient comme il est, avec sa nouvelle Vespa, sa chèvre ou son mulet. On pose avec son diplôme, son nouveau-né, un disque de James Brown, dans les dernières fringues à la mode à Saint-Germain-des-Prés... Le studio Malick fixe ces tranches de vie mais est aussi un lieu de vie : dans ce minuscule local de 3 m sur 4, paré de draperies et doté de caisses remplies de chapeaux et de cravates, on s'arrête pour discuter, échanger, manger un bout. Partager. Le maître développe sans relâche et dort même sur place. Il dira se souvenir des noms de presque tous ces jeunes dont il a capturé le visage avec son Rolleiflex. Cette bienveillance restera à jamais la marque de fabrique du maître. Plus qu'une jeunesse, c'est LA jeunesse qu'il a photographiée. Une jeunesse sans frontières, sans couleur, sans origine. Une jeunesse qui parle toutes les langues et parle à tous les peuples, à l'instar de cette photographie que chérissait tant Malick Sidibé pour son côté social. Universelle et éternelle, tout comme l'œuvre du maître. 

Chacun vient comme il est, avec sa nouvelle Vespa, sa chèvre ou son mulet. On pose avec son diplôme, son nouveau-né, un disque de James Brown...

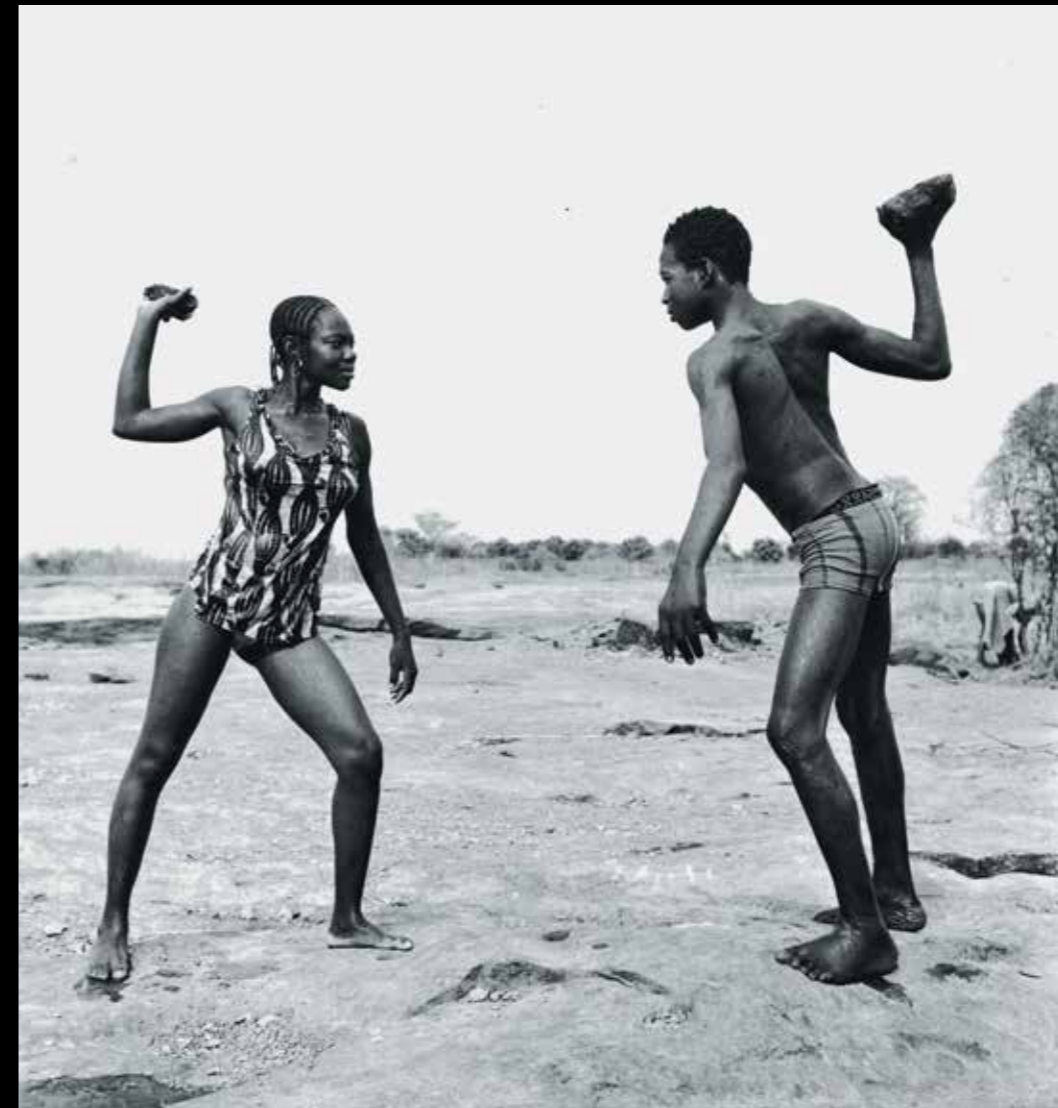


Une soirée à la chaussée, 1976.

Yé-yé en position, 1963.



© MALICK SIDIBÉ



Combat des amis avec pierres, 1976.



Amis des Espagnoles, 1968.



Yokoro, 1970.